

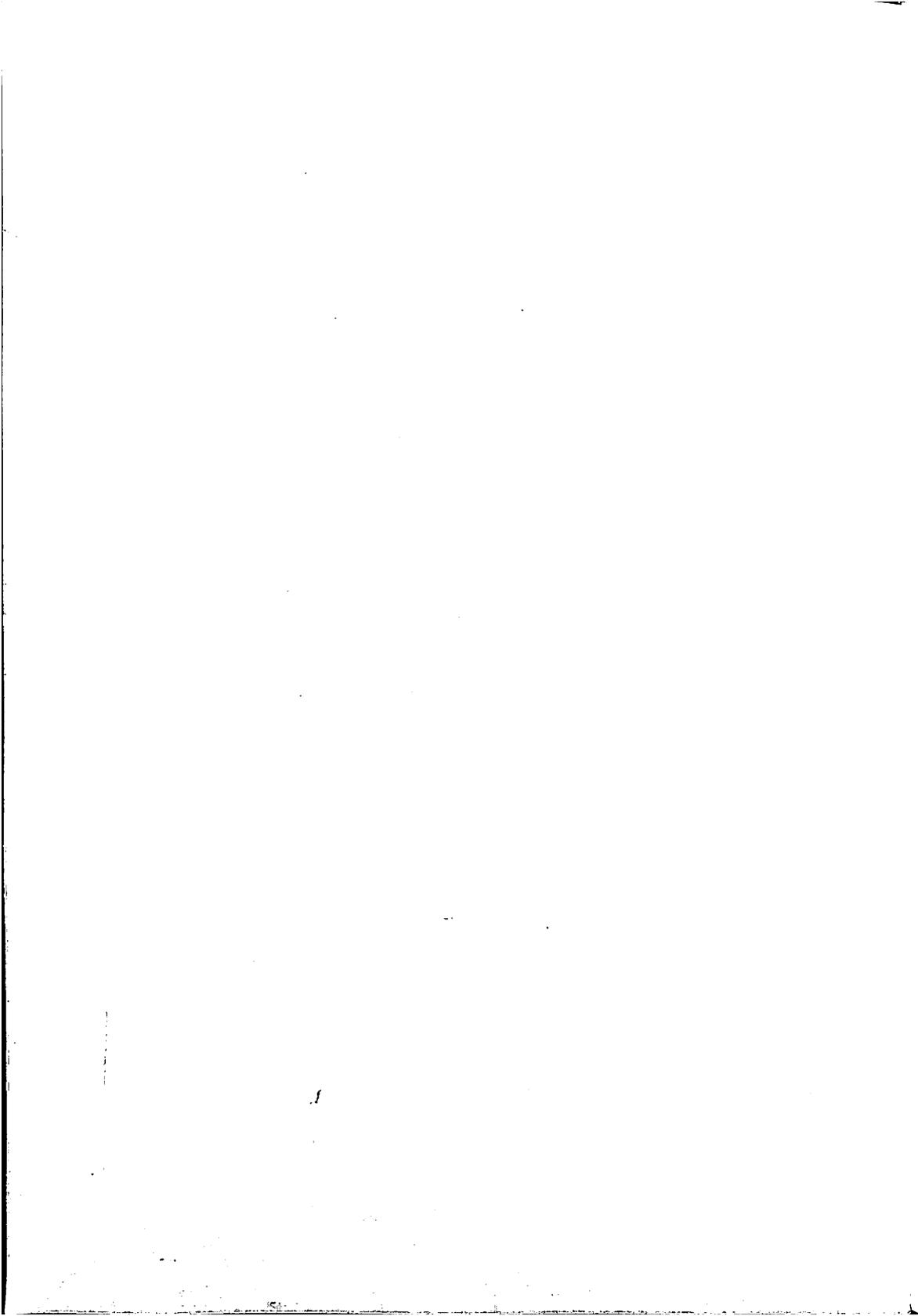
L'IDÉE DE RÉVOLUTION

Colloque ouvert organisé par le
Centre d'Histoire des Idées (Université de Picardie)
et dans le cadre du C.E.R.I.C.

Tiré à part

Les Cahiers de Fontenay

1991



LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE : LES MOTS ONT-ILS PRÉCÉDÉ LES RÉALITÉS ?

Etienne HELIN

La révolution industrielle, sur le Continent, est postérieure à la Révolution avec un grand R, l'unique, celle de 1789 ; elle ne l'a donc préparée en rien ; elle n'entretient avec elle d'autres rapports que ceux, bien tenus, d'une analogie verbale. Bien plus : au cours de ce colloque sont surtout invoqués les textes d'écrivains et de philosophes, gens qui manient la langue en connaissance de cause, tandis qu'à présent nous allons nous référer à des économistes parfois improvisés ou à des historiens satisfaits de leur pragmatisme, au point que nous aurons plus d'une fois l'occasion de les surprendre en flagrant délit de confusion, voire en flagrant délire d'interprétation.

Faut-il s'étonner, dès lors, si aucune définition de la Révolution Industrielle ne s'impose avec autorité ? Les chercheurs - ils se comptent par centaines et certains y ont consacré leur vie - ont appris à s'en passer, un peu comme nous respirons l'air du temps, sans scruter les modes auxquelles nous sacrifions. Les professeurs, eux, sont mis au pied du mur de manière plus prosaïque. Comment intéresser des garçons et des filles qui n'ont pas 20 ans à des bouleversements qui surviennent depuis 200 ans sur un théâtre

sans décor, sans drame, sans héros célèbre ? Il faut se résigner à des simplifications outrancières, à un découpage de scénarios qui, dans la réalité, furent étroitement imbriqués :

Les techniques mises au point en Angleterre au XVIII^e siècle, la machine à vapeur de Watt, les mécaniques à filer et à tisser, le haut-fourneau au coke, font sauter les goulets d'étranglement qui rationnaient le recours aux énergies traditionnelles qu'étaient la force musculaire et le bois comme seul combustible. Aussitôt, on se met à produire en "quantités industrielles", c'est le cas de le dire. Les marchés s'en trouvent déstabilisés : inondation de produits nouveaux, venus de loin, fabriqués en série et, à moindre prix, un éventail de qualités plus ouvert. Les crises de surproduction provoquent des fluctuations qui jusqu'alors étaient le fait des seules disettes.

Au rebours d'un moulin à vent, une machine à vapeur tourne 24 h. sur 24 et 365 jours par an. Mais elle coûte plus cher de sorte que, pour la rentabiliser, il faut la faire travailler sans arrêt, ce qui n'est possible qu'en l'alimentant en houille et en diversifiant les débouchés. Les grandes entreprises doivent à la fois contrôler leurs sources d'approvisionnement, élargir - sur place ou par des filiales - la gamme de leurs produits, se lancer dans la course aux innovations techniques et à la rationalisation. Compression des frais et accélération des cadences impliquent la discipline et la maîtrise du Temps par des prévisions à long terme. Bref, l'usine est un milieu de travail nouveau qui mobilise une main d'oeuvre de plus en plus nombreuse, des capitaux de plus en plus abondants et fluides.

Les conséquences sociales se dégagent aisément. Irrésistible ascension des financiers détenteurs de capitaux et des fabricants propriétaires de l'outillage. Division du travail et multiplication des statuts qui ramifient à l'infini la hiérarchie sociale. Les salariés manuels, hors d'état d'acquérir leurs moyens de production, tombent dans la dépendance du patronat et leur concentration fait apparaître une nouvelle classe sociale : le prolétariat industriel. Sa situation matérielle se dégrade durant la première moitié du XIX^e siècle mais, au lendemain de la dépression des années 1875-1895, certaines régions, quelques secteurs d'activité commencent à se dégager de la "pauvreté de masse" qui est le lot de presque toute l'Europe occidentale depuis la fin du Moyen Age.

Les conséquences économiques, elles, crèvent l'oeil : c'est le grand bond en avant de la croissance avec son corollaire, la redistribution, à l'échelle planétaire, des tâches de producteurs de matières premières et de fournisseurs de produits finis et de services élaborés. Aujourd'hui encore

c'est par là que passe la ligne de démarcation et rien ne prouve que se résorbe l'écart entre pays industrialisés (entendez : les riches) et les autres. Les rapports de forces politiques et militaires (jusqu'en ces dernières années, c'était tout un) en découlent.

Il n'y pas lieu d'en dire autant de la création culturelle, encore que la diffusion du savoir soit tributaire des machines : les livres sortis des presses de Gutenberg n'ont pas le même public que les écrans du minitel.

Tout ce qui précède est archi-connu. La difficulté, pour l'historien, est de découvrir la nature des liens qui unissent, à travers le Temps et l'Espace, des faits aussi disparates que

- la quantité d'énergie produite et la hausse du niveau de vie ;
- la localisation des gisements houillers et la naissance des bassins industriels, ces "pays noirs", qui sont un type d'agglomération hybride (ni ville, ni village) mais entièrement nouveau ;
- l'industrialisation et l'urbanisation ;
- la médicalisation et la baisse de la mortalité...

Relation de cause à effet ou simple synchronisme? Corrélation ou mirage statistique?

Il y a du pain sur la planche des économistes, des démographes, des anthropologues. En 1910, l'historien J.H. Clapham comparait la Révolution Industrielle à une orange qui reste juteuse après qu'on l'a pressée trois fois. Usant d'une métaphore moins gourmande, j'y verrais un faisceau de réactions en chaîne dont les retombées se multiplient sous nos yeux et dont toutes les connections n'ont pas encore été découvertes, loin de là !

Il n'en faut pas davantage pour dégager quelques analogies avec *La Révolution*, celle de 1789 :

- un bouleversement en profondeur et sans précédent ;
- une onde de choc étroitement localisée au départ, se propageant ensuite aux économies les plus périphériques, ce qui lui confère un caractère universel ;
- une insertion dans la longue durée, cette dimension qui est devenue essentielle pour les historiens de notre génération. En fait de longue durée, la Révolution française se survit aussi longtemps que les idéaux, les mythes, les symboles qu'elle a créés restent vivants.

Tous ces traits, qu'il est facile de dégager après coup, bénéficiaires que nous sommes des efforts de plusieurs générations d'historiens, ils ne devaient pas être évidents aux contemporains, le nez plaqué sur l'événement, confrontés aux mille contradictions du quotidien. Autrement dit, le label "révolution industrielle" n'allait pas de soi.

A défaut de savoir qui l'a inventé, efforçons-nous de reconstituer les circonstances qui lui ont valu sa fortune. Nous rappellerons les premières transformations qui, en un petit coin du continent européen, ont pu donner l'alerte à l'un ou l'autre observateur perspicace. Un bon demi-siècle après que l'appellation de "révolution industrielle" fut lancée, les historiens ont entrepris de scruter ses significations. Les controverses sont loin d'être achevées mais quelques livres récents proposent une synthèse si solidement étayée qu'elle autorise à répondre par l'affirmative à la question que pose le titre de la présente contribution. Oui, l'appellation "révolution industrielle" a précédé un processus qui était à peine en phase de démarrage. L'analogie avec la Révolution de 1789 lui a donné cet éclat fracassant qui sied mal à l'inertie habituelle des structures économiques et à la pesanteur des réalités sociales.

Les faits sont dans tous les manuels d'histoire : depuis 1709-when it all began - et l'allumage de la première pompe à feu de Newcomen, se succèdent en Angleterre une série d'inventions techniques qui trouvent aussitôt une application rentable. Alors que les hémisphères de Magdebourg et la marmite de Papin étaient restées des curiosités de laboratoire, la machine de Watt fait aussitôt la fortune des patrons qui se décident à la placer dans leur charbonnage. Bien sûr, les historiens anglais ne se contentent pas de constats aussi sommaires. Tout l'environnement économique et culturel est invoqué : la coexistence et la flexibilité de plusieurs modes de production industrielle, l'accès aux marchés d'outre mer et surtout la demande insatiable de la clientèle de Londres, première ville d'Europe à atteindre (en 1801) le million d'habitants.

L'interférence de tant de variables suscite une foule de controverses dont on trouvera l'écho dans le livre de François Crouzet : *"De la supériorité de l'Angleterre sur la France. L'économique et l'imaginaire. XVIIe-XXe siècle"* (Perrin, Paris, 1985). Pour notre propos, ce qui n'est pas contestable, c'est la supériorité des "mécaniciens" [on dirait de nos jours : ingénieurs ou techniciens] anglais partout où pointent les fers de lance de ce que l'on appellera plus tard la Révolution Industrielle : indienne et draperie, hauts-fourneaux au coke et fours à puddler, machines à vapeur et chemins de fer. Ils sont là dès les années 1780 - donc avant la Révolution politique - et resteront indispensables jusque vers 1840 au moins. Ils sont éparpillés en Europe centrale, en Rhénanie, en France et sur le territoire belge. Ce n'est pas du chauvinisme que de reconnaître le rôle moteur joué par la région Liège-Verviers-Aix-la-Chapelle-Maastricht et, bien entendu, son hinterland déjà

proto-industrialisé. Il suffit de prendre en considération les dates :

1722 : installation par O'Kelly, au charbonnage des Kessales dans la banlieue de Liège, d'une pompe à feu du type Newcomen. C'est la première sur le Continent mais ces "engins" ne se répandent guère, sans doute en raison de leurs pannes fréquentes.

1799-1802 : travaillant sous contrat avec les deux principaux fabricants de draps verviétois, un mécanicien originaire du Yorkshire, William Cockerill leur réserve le monopole des premiers assortiments de "mécaniques anglaises" en l'occurrence, des appareils à drosser, carder et filer la laine.

Cette fois, le succès est immédiat. En 1807, sans doute pour avoir les mains libres à l'égard de ses premiers associés, William Cockerill installe à Liège des ateliers qui auraient occupé (sans doute en sous-traitance) jusqu'à 2.000 ouvriers. Ses mécaniques surclassent celles de ses rivaux et se vendent dans l'Europe napoléonienne à l'abri de la concurrence anglaise. En 1813, William cède la place à ses fils, James et John. Ce dernier rachète la part de son frère et, à l'âge de 27 ans, il acquiert la résidence champêtre des ci-devant princes-évêques, le château de Seraing. En moins de 10 ans, il en fait ce que les contemporains appellent "la merveille des temps modernes", une "ruche industrielle" qui pendant un demi-siècle (avant le plein essor de Krupp), sera considérée comme le plus vaste complexe sidérurgique du Continent. Vers 1860, sur des centaines d'hectares, se concentrent 4 charbonnages, 6 hauts-fourneaux, plus de 80 fours à coke, une fonderie, une aciérie, une grosse forge, un port fluvial, le chemin de fer intérieur, et une dizaine de laminoirs, plus de 6000 salariés. On y fabrique de tout, depuis les tôles les plus épaisses jusqu'aux locomotives les plus puissantes. John Cockerill meurt en 1839, à Varsovie ; il venait d'échouer dans sa tentative de fonder en Russie un autre empire industriel. Devenue Société Anonyme, son entreprise ne cesse de prospérer jusqu'en 1914 ; en dépit de graves crises, elle subsiste encore en 1989. On n'en finirait pas d'énumérer ses filiales, ses gisements de fer et ses charbonnages. Sans Cockerill, une ville comme Seraing qui dépasse 40.000 habitants avant 1914, serait restée un village (1).

En 1989, nous sommes attentifs aux signes avant-coureurs d'un mouvement qui ne nous intéresse que par son caractère général. Les contemporains, eux, avaient sur nous l'avantage de voir l'homme, en chair et en os, et ils étaient stupéfaits par l'exploit individuel. Les Cockerill, père et fils, n'avaient, au départ, ni fortune personnelle, ni formation scolaire, ni relations dans le monde des affaires ou de la politique. Partis de rien, ils

donnent l'impression d'avoir tout créé, en jouant sans cesse le même atout : une faculté de prévoir, infaillible parce qu'elle se fonde sur le calcul. Il faut lire, dans les archives de la Préfecture de l'Ourthe, les rapports où William Cockerill, sans phrases mais chiffres à l'appui, démontre comment ses assortiments de mécaniques vont réduire de 100 à 11 la main d'oeuvre et, par la compression drastique des charges salariales, faire la fortune des fabricants de drap (2).

Quant à son fils John, aussi un autodidacte lorsqu'il se reconvertit dans la fabrication des machines à vapeur, c'est bien simple, on lui prête les attributs de la divinité : bonté, ubiquité, omniprésence ! Voici en quels termes en parle un journaliste français, Nisard, qui visita Seraing vers 1835 :

Apostolat du missionnaire, bonté, simplicité :

"espèce de saint Bernard de l'industrie sortant chaque année de son usine métropolitaine pour en aller jeter à la hâte quelques images..."

"la connaissance des hommes et non pas la sotte prétention de les pomper [...] un désintéressement admirable, nulle petitesse d'argent, nulle préoccupation d'arrière boutique [...] une manière simple de se présenter, d'écouter, de parler qui ne refoule pas ces intelligences timides dont un peu d'aide et de faveur sait tirer des merveilles [...] du goût pour l'ouvrier".

Ubiquité :

"vaste intelligence sans patrie [...] Général, il sait choisir ses lieutenants. Il en a de toutes les nations, Anglais, Allemands, Belges, Prussiens, Espagnols. Il leur donne sa pensée en partant et il leur laisse toute liberté pour l'exécution [...] de sorte qu'il peut s'en aller sans cesser d'être présent [...] on l'a vu, dans la même année accourir du fond de la Prusse polonaise sur les rives du Guadalquivir [...] John Cockerill court les grands chemins dans sa chaise de poste, creusant çà et là des fourneaux, élevant des cheminées [...] installant sa machine à vapeur qui va mettre de la vie dans cet amas de briques. Et le lendemain, les paysans entendent sortir de la fabrique un grand bruit régulier, comme la respiration de quelque monstre énorme qui commence pour ne plus finir."

Souveraineté du démiurge

"tel est le prince souverain du pays de Seraing" [...] "John Cockerill remonte dans sa chaise [de poste] et les gouvernements signent son passeport [...] sans se douter que cet homme qui ne dit rien, qui n'écrit rien est un *révolutionnaire* [nous soulignons] bien autrement dangereux pour leur vieux monde qu'un bel esprit qui aurait franchi leurs domaines les poches pleines de programmes et de manifestes [...]"

"J'ai toujours vu que les machines étaient les mères les plus fécondes des

“Halte à la croissance”, met une sourdine aux forfanteries et au puéril triomphalisme des *golden sixties*. Les inerties ne sont jamais pulvérisées, elles ressurgissent ailleurs. Certaines courbes, par leur allure logistique, inspirent le doute. A la mégalomanie des projets-pour-les-projets se substituent des interprétations moins spectaculaires parce qu’elles font la part des évolutions lentes et contrariées, des distorsions entre centre et périphérie.

Les contempteurs de l’Histoire vont ironiser : ainsi donc quatre générations d’historiens (et leurs lecteurs) ont cru éclairer le passé alors qu’ils ne faisaient que l’entrevoir à travers le prisme des hantises propres à leurs contemporains ! N’y aurait-il pas alors d’autre histoire que contemporaine ? David Cannadine en écrivant “*The Present and the Past in the English Industrial Revolution*” répond de manière mesurée. Il n’esquive aucune des autres questions essentielles. Son inventaire historiographique est un apport majeur à l’analyse du contenu de l’idée de révolution. Nous ne pouvons que le trahir en résumant en 40 lignes, 40 pages débordantes de substance.

Ajoutons que les historiens n’ont pas chômé, - que du contraire, depuis 1980, *terminus ad quem* de David Cannadine. Mentionnons, en hâte, trois avancées qui amorcent une nouvelle étape.

Un jeune historien américain, Myron Gutmann, brosse une large fresque de l’économie sur le Continent : *Toward the Modern Economy. Early Industry in Europe, 1500-1800* (paru en 1988) (10). Il s’arrête, dira-t-on, juste avant la Révolution Industrielle. En fait, il se rallie aux idées d’un progrès par bonds graduels, de sociétés hybrides, de stades intermédiaires. Il ne partage nullement la croyance à un commencement absolu, qui attribuerait au XVIII^e siècle et à l’Angleterre le monopole des changements décisifs. Pareille vision a été enrichie par tout le débat qui s’est noué autour de la proto-industrialisation et qui aboutit à relativiser les ruptures révolutionnaires à la lumière des continuités indispensables aux transitions.

L’historienne canadienne Maxine Berg ne croit pas aux harmonies pré-établies (11). Non, toutes les machines ne sont pas toujours avantageuses. Non, l’investissement dans l’industrie n’est pas nécessairement plus rentable que celui dans l’agriculture. Non, l’exemple des manufactures de coton n’est pas suivi par tous les secteurs industriels et une foule de petits ateliers restent prospères. En cours de route, elle fait une large place à des variables longtemps passées sous silence : division et organisation du travail, exploitation des femmes et des enfants, cas de désindustrialisation précoce. Décidément, la révolution et même la croissance ne se réduisent pas à des statistiques !

Impossible, enfin, de ne pas saluer les 140 pages, aussi denses que limpides, que E.A. Wrigley vient d'intituler *Continuity, chance and change. The character of the industrial revolution in England* (1988) (12). Seules les questions fondamentales sont posées et elles sont prises à la racine. Concepts, statistiques et instruments de mesure sont scrutés et confrontés. La Révolution industrielle est un processus qui assure le passage d'une économie à dominante "organique" (principalement agricole) à une économie basée sur la production d'énergie minérale. Mais il n'est pas prouvé que le phénomène fût toujours cumulatif, nécessairement croissant, unitaire. Le hasard (chance) n'est pas exclu mais une nécessité préalable a trop souvent été perdue de vue par les historiens du continent : sans une hausse massive et soutenue du revenu réel par tête, aucune révolution industrielle n'aurait pu prendre son essor pour la raison bien simple que les produits manufacturés ne peuvent s'écouler sans clients solvables.

Croissance industrielle et croissance globale sont donc indissociables et il s'ensuit que les ruptures ne pèsent pas lourd en regard des continuités.. Gageons que les livres de M.Gutmann, M.Berg et E.A.Wrigley, si achevés soient-ils, ne vont pas clore les débats.

Tels quels ceux-ci ont déjà apporté l'un ou l'autre enseignement à propos de l'idée de révolution.

Le mot "révolution" avec son sens de brusque bouleversement de la production économique, est attesté dès la première décennie du XIXe siècle. L'expression "révolution industrielle" se rencontre en France et en Belgique dans les années 1820, 1830. A cette époque, seules quelques entreprises sont en train d'adopter sporadiquement l'une ou l'autre nouvelle technique. Les mots ont bel et bien devancé les réalités. Ils sont "dans l'air" avant que ne les emploient les spécialistes. Ils sont répandus dans le domaine francophone avant de l'être dans le domaine anglophone dans lequel E.A. Wrigley (p.131) note une certaine réticence de la part des historiens.

Au début du XIXe siècle, surtout en France et en Belgique, il devait être difficile de prononcer le mot révolution sans prendre parti, sans connotation *pour* ou *contre*. Le patriote Dethier est résolument contre les "sinistres effets" d'une révolution importée d'Angleterre. Briavoine, dans l'autre camp, n'en célèbre que les avantages. Ne serait-ce pas une des raisons du succès de l'expression "Révolution Industrielle" que cette charge de sens supplémentaire qui en fait une arme toute prête à des fins polémiques? Dans cette perspective, la révolution industrielle n'est pas la seule qui empêche de penser "comme avant". Lorsque les historiens entreprennent de raconter et

d'expliquer la Révolution Industrielle, ils héritent d'un concept déjà tirailé en tous sens et ils y projettent les espoirs et les aversions de leur génération. E.A.Wrigley, celui qui a poussé le plus loin la réflexion, n'est pas très satisfait du mot *révolution* ni du mot *industriel*, puisque bien des changements interviennent dans les secteurs primaires et tertiaires aussi. Mais il se résigne à son emploi parce qu'il est trop tard pour le remplacer.

Tel est bien le dilemme de l'historien.

- Comme enseignant, il doit se résoudre à des analogies, des amalgames, des comparaisons qui ne sont pas raison ou, au contraire, parce que la langue française s'y prête, des contrastes trop tranchés entre le passé et le présent, entre un avant et un après. Notre pédagogie d'ailleurs fait une grande consommation de catégories binaires: conservateur/révolutionnaire, abus/réforme, particularisme/universalisme. Pourrions-nous concevoir une révolution sans avoir recours à ces cassures?

- Comme chercheur, il est moins dupe des mots. Il passe son temps à les critiquer ; dans le meilleur des cas, à les soumettre à de nouveaux éclairages, au gré de ses trouvailles, mais téléguidé quand même par ses contemporains.

Au total, un hasardeux cheminement des connaissances. Mais il n'est pas exclu que ce soit un petit pas dans la direction d'une authentique archéologie du savoir.

NOTES

- (1) Claude DESAMA, *Population et révolution industrielle. Evolution des structures démographiques à Verviers dans la première moitié du 19e siècle*, Paris, 1985 et René LEBOUTTE, *Reconversions de la main d'oeuvre et transition démographique. Les bassins industriels en aval de Liège, XVIIe-XXe siècles*, Paris, 1988. Ces deux auteurs tirent parti de la vaste bibliographie relative à la révolution industrielle et à la proto-industrialisation en Europe occidentale. Nous avons tiré de nombreuses informations d'une thèse que Mlle S.PASLEAU vient de consacrer au développement économique de Seraing, haut-lieu de l'industrie lourde en Belgique (Université de Liège, 1989).
- (2) LIEGE, ARCHIVES DE L'ETAT, *Fonds français*, Préfecture, 335.
- (3) D. NISARD, *Souvenirs de voyage*, Bruxelles, 1839, t.II, p.129-133.
- (4) Henri DELREE et Etienne HELIN, Introduction des fameuses mécaniques anglaises à Verviers, dans *Bulletin de la Soc.Royale Le Vieux Liège*, t. XI, n° 235, Liège, 1986, p.197-206 et IDEM, Contre les machines, pour le plein emploi, *ibidem*, n° 237, 1987, p.253-263.
- (5) N.M. BRIAVOINNE, *Mémoires sur l'état de la population, des fabriques, des manufactures et du commerce*, t.XIII, Bruxelles, 1838, p. 5.- IDEM, *De l'industrie en Belgique*, t.I, Bruxelles, 1839, p. 6 et 185sv.
- (6) Dans leur jargon savant, les économètres parlent de "masse critique", par analogie avec la physique dont les lois ne se transposent pas sans distorsion.- Le contexte économique est expliqué par M.BRUWIER, C.I.DESAMA et G.HANSOTTE dans les t.I et II de *La Wallonie. Le pays et les hommes*, Renaissance du Livre, Bruxelles, 1975 et 1976.- Articles de M. BRUWIER, P. LEBRUN et J. GADISSEUR, dans *L'Industrie en Belgique. Deux siècles d'évolution, 1780-1980*, Crédit Communal, Bruxelles, 1981.- Osamu SAITO, The other faces of the industrial revolution. A review essay, dans *Keizai Kenkyu*, vol.39, 1988, p.180-184.- E.HELIN, Vie et mort des bassins industriels, dans *Bull. du Département d'Histoire Economique*, n° 17, Université de Genève, 1987, p. 29-53.
- (7) Ils ont été recensés par Ann BEZANSON, The Early Use of the Terme Industrial Revolution, dans *Quarterly Journal of Economics*, vol. 36, 1922, p. 343-346, qui a repéré dans le *Moniteur Universel* du 17 août 1827 la reproduction d'un article du *Journal des Artistes* intitulé "Grande Révolution Industrielle". Antérieurement déjà, l'ancien ministre de l'Intérieur sous Napoléon et créateur de l'Ecole des Arts et Métiers, Jean-Antoine Chaptal (1756-1832), chimiste de formation, avait employé le concept dans son traité *De l'industrie française*, t. II, Paris, 1819, p. 231-232, où l'on peut lire : "D'autres causes peuvent encore produire des révolutions dans l'industrie : par exemple, depuis que le nombre des desservants du culte catholique a diminué en France [...] les fabriques de linon, de baptiste, de tissus de soie brochés d'or ou d'argent ont perdu un grand nombre de consommateurs. Les peintres, qui se

consacraient presque exclusivement à la décoration des temples n'ont plus cette ressource [...]". Si bien informé de l'actualité que soit Chaptal, il emploie ici les mots dans un sens général et traditionnel : *révolution* = changement du cours normal des choses et industrie = une activité productive, ce qui inclut les arts, les métiers, l'agriculture. Un autre passage, invoqué par A. Bezanson, réfère d'ailleurs au remplacement du lin par la betterave à sucre. En 1824, Aug. Comte invoqua une "révolution morale". Au total, L.Fr.Dethier non seulement devance ces auteurs, mais il applique le mot "révolution" aux seuls bouleversements induits par le machinisme proprement dit, ce qui, a posteriori, va s'avérer plus pertinent. L'important est ailleurs : dès les premières années du XIXe siècle, les mots "révolution" et "industrie" sont de plus en plus souvent associés.

- (8) Réformateur social et oncle de l'historien du même nom qui a vécu de 1889 à 1975.
- (9) D. CANNADINE, *The Present and the Past in the English Industrial Revolution, 1880-1980*, dans *Past and Present*, n° 103, 1984, p. 131-172.- Si brillante que soit cette synthèse, elle ne dispense pas de remonter aux travaux antérieurs, par exemple R.M. HARTWELL, *The Cause of the Industrial Revolution. An Essay in Methodology*, dans *Economic History Review*, 2e série, vol.18, 1965, p. 164-182.- Phil.A.M. TAYLOR [éd.], *The Industrial Revolution in Britain : Triumph or Disaster ?*, Lexington, Mass., 1970, XIV-114 p.
- (10) Alfred A. Knopf, New York, 1988, XXII-268 p.- John U. NEF, *The Industrial Revolution Reconsidered*, dans *The Journal of Economic History*, vol. III, New York University Press, 1943, p.1-31, s'insurge contre la croyance en un brusque déclenchement de la révolution industrielle. Il avait montré que les progrès décisifs dans l'exploitation des charbonnages avaient eu lieu au XVIIe siècle, sans toutefois dégager les caractères généraux de la phase de proto-industrialisation.
- (11) M. BERG, *The Age of Manufactures. Industry, Innovation and Work in Britain, 1700-1820*, Blackwell, Oxford, 1985.- IDEM, *The Machinery Question and the Making of Political Economy, 1815-1848*, Cambridge University Press, 1980, X-379 p.
- (12) Cambridge University Press, 1988.

Avril 1989.

